

Durant mon enfance à Athena, dans le Mississippi, il y a une quarantaine d'années, la bibliothèque municipale occupait une grande demeure de plain-pied, bâtie en 1842. La ville l'avait rachetée en 1903 avant d'abattre les murs pour former un vaste espace accueillant rayonnages, chaises, tables et bureau d'accueil. Des stores aux fenêtres protégeaient les livres et les meubles de la lumière du soleil. J'en garde le souvenir d'un endroit frais et un peu poussiéreux dont j'étais libre d'explorer les recoins en quête de toutes sortes de trésors. Il émanait de cet endroit un sentiment d'ancienneté, de racines remontant jusqu'à un passé lointain. Soit précisément ce qu'on devrait ressentir à l'intérieur d'une bibliothèque, si vous voulez mon avis.

Il y a quelques années, j'ai quitté Houston pour revenir vivre à Athena. Une fois installé dans la maison de ma défunte tante Dottie, j'ai immédiatement mis le cap sur cette bibliothèque. Pour constater, à mon grand dam, que la municipalité en avait construit une nouvelle, un lieu plus vaste mais sans personnalité ni caractéristiques distinctives. Du genre bâtiment officiel insipide typique des années 1980. L'ancienne bibliothèque était désormais vide et mal entretenue, telle une veuve abandonnée qui aurait survécu à toute sa famille.

À pied comme en voiture, j'évitais de passer devant si je le pouvais. S'il était possible que la pierre ait l'air triste, c'était indéniablement son cas.

Même si le charme du bâtiment original me manquait, je devais bien admettre – une fois poussé dans mes retranchements – que le nouvel espace avait quelques avantages. La présence de plusieurs toilettes, par exemple, et un bureau plus grand qu'un placard à balais. La nouvelle bâtisse comprenait des bureaux pour une équipe de six personnes à plein temps. Les jours où je faisais du bénévolat, je partageais l'un d'eux avec Lenore Battle, une catalogueuse.

Ayant été gérant de bibliothèque à Houston, avant de prendre ma retraite, j'étais en mesure d'apporter mon concours à n'importe quelle tâche ou presque à celle d'Athena. Je m'occupais parfois de cataloguer les ouvrages – c'était ce que je préférais – mais je travaillais le plus souvent au service de documentation ou au comptoir de prêts.

Ce jour-là, je tenais l'accueil de la documentation en remplacement de la responsable du service, partie profiter de deux semaines de congé bien méritées. Teresa Farmer était une amie, et j'étais heureux de lui donner ce coup de main. Consacrer quelques heures de mon vendredi à son domaine n'avait rien d'une corvée.

Un autre ami proche, installé à mes pieds sous le bureau, gazouilla. Je me baissai pour lui caresser la tête.

— T'es un bon chat, Diesel, d'être aussi patient pendant que je travaille.

Le maine coon de presque trois ans leva les yeux vers moi. Je connaissais ce regard. Il avait bien profité de sa sieste sur la moquette mais voulait

à présent rendre visite à ses copains de la bibliothèque.

— C'est bon, vas-y, dis-je en le grattant derrière les oreilles tandis qu'il se levait et s'étirait.

Il se frotta contre ma jambe comme pour me dire « merci, Charlie ».

Diesel pesait presque quinze kilos, et il n'avait pas encore atteint sa taille adulte. J'avais pensé qu'il s'arrêterait sans doute autour de dix ou onze kilos, mais il n'avait cessé de grossir. Et ce n'était pas une question d'embonpoint.

Je m'étais récemment rappelé une femme que j'avais croisée à Houston, Becky Carazzone, une éleveuse de maine coon. Je lui avais adressé un message sur son site pour l'interroger sur les proportions de Diesel. N'ayant jamais vu de maine coon aussi massif, elle avait d'abord paru un peu interloquée avant de néanmoins me rassurer. Tant que Diesel était en bonne santé, il n'y avait pas de raison de s'inquiéter.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. À pleine plus de 13 h 30. Trop tôt pour qu'il risque de croiser des écoliers. Je préférais garder Diesel auprès de moi quand ceux-ci débarquaient en force ; cela faisait beaucoup de petites mains désireuses de jouer avec le gros chat. Certains enfants s'imaginaient pouvoir le chevaucher du fait de sa taille. Diesel était plutôt bonne pâte et habitué à recevoir beaucoup d'attention, mais pas au point de vouloir jouer au dada avec des élèves de première ou de deuxième année déposés en hâte à la bibliothèque pendant que papa ou maman faisait des courses.

Diesel longea le comptoir commun de la documentation et des prêts jusqu'au poste où s'était installée sa copine Lizzie Hayes, disposée à gérer les emprunts, les retours de livres et autres articles.

Lizzie avait un visage délicat encadré par une profusion de boucles noires. Elle sourit au félin, qui se redressa sur ses pattes arrière pour atteindre le sommet du tabouret. Il la salua par un ronron auquel elle répondit par une gratouille affectueuse.

— Charlie, si un jour tu décides de lui trouver un nouveau foyer, je tiens à être la première candidate sur la liste, me dit-elle en riant.

— Tu ne dirais pas ça si tu savais combien je dépense en croquettes, répondis-je, pince-sans-rire. Et puis il prend toute la place dans le lit, au point que je dois m'accrocher au matelas pour ne pas tomber.

Elle pouffa de nouveau.

— Il en vaudrait quand même le coup, assurait-elle.

Je ne pouvais qu'être d'accord. Diesel était apparu dans ma vie à un moment où j'avais terriblement besoin de réconfort. Je l'avais découvert, chaton, sur le parking de la bibliothèque trois ans plus tôt. Et pour rien au monde je n'aurais renoncé à lui.

Diesel charmait presque tous les humains qu'il croisait. En grandissant, sa taille avait stupéfié beaucoup de monde. Personne ne s'attendait à voir passer un chat de la taille d'un labrador à mi-croissance. La plupart des habitants d'Athena – moi compris – n'avaient jamais vu de maine coon auparavant. Si on m'avait donné une pièce de dix cents chaque fois que quelqu'un me demandait « c'est quoi comme bête ? », j'aurais eu de quoi faire un don conséquent à la bibliothèque afin de régler une partie de ses soucis budgétaires.

Diesel arborait encore sa fourrure d'hiver d'un gris strié de noir. L'épais collier de poils autour de sa gorge, une caractéristique distinctive des maine coon, conférait encore plus de volume à sa tête.

De petites touffes pointaient au sommet de ses oreilles, et le « M » visible au-dessus de ses yeux constituait une preuve indélébile de son appartenance à sa race. À la vitesse à laquelle il grandissait, il pourrait bien finir par atteindre les dix-huit kilos. Un chiffre peu commun, même pour un matou de cette espèce.

Une usagère sollicita mon attention, et je passai une dizaine de minutes à lui montrer comment ouvrir et utiliser la base de données dont elle avait besoin pour ses recherches généalogiques. Aider les gens à accéder à l'immense univers d'informations accessible en ligne de nos jours est l'un des aspects les plus gratifiants du travail de bibliothécaire.

Je finis par laisser la personne devant l'ordinateur, ravie de faire défiler à coups de clics les pages du recensement national de 1820, et retournai au comptoir. Diesel patientait sagement aux pieds de Lizzie, qui renseignait Mme Abernathy, une octogénaire énergique qui venait chaque jour emprunter trois livres à la bibliothèque. Elle les rapportait le lendemain pour en sortir trois autres. Elle m'avait un jour décrit l'avantage de son veuvage : elle n'avait plus à entendre un vieux schnoque exiger qu'elle « éteigne la lumière et pose ce fichu bouquin ».

Feu M. Abernathy, en avais-je conclu, n'était pas un grand lecteur.

J'échangeai quelques mots avec Lizzie et la vieille dame. Un autre de mes usagers préférés se présenta dix minutes plus tard. Il marqua un temps d'arrêt devant le comptoir et me gratifia d'un bref sourire.

— Bonjour, monsieur Harris. Comment allez-vous en ce bel après-midi ? me demanda James

Delacorte de sa voix légèrement éraillée aux accents chantants du Mississippi.

À peu près du même âge que Mme Abernathy, pour autant que je puisse en juger, M. Delacorte était un gentleman à l'ancienne. Il était toujours vêtu d'un costume de couleur sombre, qui avait dû être à la mode durant la Seconde Guerre mondiale. Il devait avoir une penderie entière de ces ensembles, tous de coupe et de couleur identiques. Ces derniers affichaient quelques signes de leur grand âge mais étaient soigneusement entretenus, ni usés ni élimés comme on aurait pu l'imaginer. Il en émanait un léger parfum de cigare... ce qui expliquait peut-être sa voix.

— Je vais très bien, monsieur Delacorte, lui assurai-je en souriant. Et vous-même ?

— Pas trop mal, répondit-il comme toujours.

Jamais un mot de plus ou de moins. Il était aimable mais réservé. Chacun de nos échanges me laissait percevoir une espèce de barrière invisible. Il ne s'était jamais montré grossier ni ingrat mais donnait l'impression d'un homme qui préservait sa vie privée et tenait le monde à distance.

Depuis la première fois que je l'avais croisé à la bibliothèque, je ne l'avais jamais vu se servir d'un ordinateur, ni même consulter le catalogue en ligne. C'était quelqu'un d'instruit mais il ne manifestait aucun intérêt pour Internet ou quoi que ce soit ayant un rapport avec l'informatique. Les employés de la bibliothèque faisaient les recherches pour lui puis l'orientaient vers les versions imprimées de ce qu'il cherchait. Ils connaissaient tous son mode de fonctionnement.

Tout allergique qu'il puisse être à la technologie, il ne cessait de me surprendre par la variété de ses centres d'intérêt. Un mois, c'était l'économie

de l'Amérique latine, le suivant la révolution européenne de 1848. À l'automne précédent, il avait lu tout ce qu'il pouvait trouver sur la chute de Constantinople en 1453, après quoi il s'était plongé dans la poésie de Wordsworth, Coleridge et leurs contemporains. Qu'allait-il me demander aujourd'hui ?

— Que puis-je faire pour vous ? Vous avez besoin que je vous trouve quelque chose sur l'ordinateur ?

— Oui, si vous voulez bien, me répondit-il avec un léger sourire. Aujourd'hui je suis en quête d'informations sur la vie de Louisa May Alcott et sa famille.

— Je vais voir ce que nous avons.

J'entamai une recherche dans le catalogue en ligne pour constituer une liste d'ouvrages qu'il pourrait consulter. Cela me prit quelques minutes, mais il patienta sans rien dire. Quand je lui tendis deux pages de références, il les examina avec soin pendant une bonne minute.

— Vous m'avez été d'une aide précieuse, monsieur Harris, dit-il avec une inclinaison de la tête.

Un geste un peu vieux jeu mais que je trouvais charmant.

— La soif de connaissance peut nous mener sur de nombreux chemins de traverse, reprit-il. J'en ai exploré beaucoup au fil des ans. On pourrait dire que cette bibliothèque m'a tenu lieu d'agence de voyages.

— C'est très joliment dit, monsieur Delacorte, répondis-je dans un sourire. J'ai moi-même commencé à voyager, enfant, dans l'ancienne bibliothèque.

— Tout comme moi.

Il fronça les sourcils.

— C'est bien dommage que la bibliothèque ait fini par quitter son espace d'origine, vous ne trouvez pas ?

— Absolument. Même si des locaux plus grands comportent leur lot d'avantages.

— C'est sûr, répondit M. Delacorte avec un hochement de tête. Il y a une saison pour tout, après tout. Et les saisons défilent, bien trop vite d'ailleurs... même sans intervention humaine.

Je ne sus que répondre. L'espace d'un instant, j'eus l'impression qu'il avait oublié ma présence. Son regard semblait fixé sur je ne sais quelle perspective lointaine.

Puis il cligna des yeux et me regarda comme s'il venait soudain de se rappeler ma présence.

— Veuillez excuser les rêvasseries d'un vieil homme, dit-il avec un petit sourire d'autodérision.

Je hochai la tête en lui souriant gentiment à mon tour et attendis.

M. Delacorte balaya la pièce du regard, peut-être pour voir si quelqu'un risquait d'entendre la suite de notre conversation.

— Vous travaillez pour la bibliothèque de l'université. Vous occupez-vous de la collection des livres rares ?

— C'est bien ça. J'y suis trois jours par semaine.

Il ne m'avait jamais posé la moindre question personnelle auparavant.

— Très bien, dit-il. J'aimerais vous rendre visite là-bas, si vous le voulez bien, pour discuter d'un sujet particulier. Je préférerais le faire dans un cadre plus confidentiel.

Il jeta des coups d'œil de nouveau autour de lui, mais il n'y avait personne à portée de voix. Lizzie avait quitté son poste pour quelques minutes et même Diesel n'était plus là.

— Avec plaisir, lui dis-je. En temps normal, j'aurais été sur place dès la semaine prochaine mais ce sont les vacances de printemps. J'ai bien peur de n'y retourner que la semaine d'après. Voulez-vous que nous nous retrouvions à ce moment-là ?

M. Delacorte fronça les sourcils.

— C'est une question assez urgente pour moi, mais j'imagine qu'un délai d'une semaine ne changera pas grand-chose.

J'eus le sentiment, sans trop savoir pourquoi, de l'avoir déçu. Pour la première fois depuis que j'avais fait sa connaissance, quelque chose semblait le mettre mal à l'aise.

— Ou que diriez-vous de demain matin ? demandai-je. Disons, vers 9 heures ?

— C'est très aimable à vous, répondit M. Delacorte. Je ne voudrais pas abuser de votre gentillesse.

— Pas du tout, assurai-je.

Un rendez-vous avec M. Delacorte serait indéniablement plus intéressant que l'arrachage des mauvaises herbes devant la maison que j'avais prévu pour le lendemain matin.

— Je vous retrouverai à 9 heures à l'entrée de la bibliothèque.

— Merci beaucoup, monsieur Harris.

Avec un hochement de tête et un rapide sourire, il pivota en direction des rayonnages pour aller chercher ses prochaines lectures. Il tenait à la main l'attaché-case en cuir usé qu'il emportait systématiquement avec lui.

Je me demandai de quoi il souhaitait me parler exactement, qui soit en lien avec des livres rares. Peut-être voulait-il faire une donation à l'université, sous forme d'argent ou d'ouvrages. J'en savais

trop peu à son sujet ; j'allais devoir attendre le lendemain matin pour satisfaire ma curiosité.

Lizzie et Diesel étaient revenus. Elle se rassit sur son tabouret, et Diesel vint s'installer à côté du mien. Je me penchai pour lui caresser gentiment la tête, ce dont il me remercia par quelques gazouillements.

Il était désormais 14 heures passées, et la personne chargée de prendre ma suite était en retard, comme d'habitude. Anita Milhaus était – à l'en croire – une bibliothécaire experte et dévouée, capable de trouver la réponse à toutes les questions qu'on lui posait.

Le problème était plutôt de parvenir à la faire s'asseoir au comptoir et de répondre aux questions quand les usagers l'abordaient. Seuls les plus courageux s'y risquaient. D'un abord acerbe, elle était connue pour son mépris affiché face aux questions qu'elle jugeait stupides.

La première fois que j'avais eu affaire à elle, plusieurs années auparavant, j'étais immédiatement allé voir la bibliothécaire en chef, Ann Manscoe, pour déposer une plainte. Durant toute ma carrière en bibliothèque, jamais je n'avais laissé un employé se comporter comme le faisait Anita. Mme Manscoe avait acquiescé avant de m'expliquer, d'une voix lasse, que la famille d'Anita faisait d'importantes contributions à plusieurs budgets municipaux. Toute tentative de la limoger s'accompagnerait de la perte de fonds essentiels provenant des Milhaus.

La bibliothèque devait donc composer avec Anita. J'en étais consterné mais je comprenais. Dans une petite ville comme Athena, il n'y avait guère d'autres possibilités... sauf à pousser Anita devant un gros camion.

À ma grande surprise, je la vis émerger entre les rayons. Elle faisait généralement la sieste dans la salle de repos des employés quand venait son tour d'assurer l'accueil. Elle passa derrière le comptoir et fronça les sourcils en avisant Diesel.

Au moins avait-elle cessé de se plaindre de sa présence, puisque la mienne à la documentation lui permettait d'en faire encore moins que d'habitude.

Elle ne dit pas un mot, ni moi non plus, tandis que nous échangeions nos places. Elle se laissa tomber sur le tabouret et posa les coudes sur le comptoir puis leva le bras droit pour agiter le bracelet de diamants qu'elle portait au poignet. Les pierres scintillèrent sous les spots du plafond, et leur propriétaire les contempla avec un plaisir évident.

— Beau bracelet, dis-je. C'est nouveau ?

— Oui. Un cadeau du gentleman que je fréquente.

Elle me gratifia de ce qu'elle espérait sans doute être une œillade faussement timide, mais qui évoquait plutôt le regard d'un bovin constipé tentant de se soulager.

— Super, commentai-je tandis qu'elle admirait son bijou.

Comme je me tournai pour partir, elle reprit la parole :

— Tenez, vous aviez laissé quelque chose sur l'imprimante.

Je pivotai sur moi-même et pris la feuille qu'elle me tendait. Il s'agissait de la dernière page de la bibliographie concernant les Alcott.

— C'était pour M. Delacorte. Je n'avais pas vu qu'il y avait une troisième page. Merci, dis-je en relevant les yeux vers elle. Je vais la lui donner.

Anita agita vaguement la main en direction des rayonnages.

— Le vieux fossile est à sa table habituelle. Quand on pense qu'il a plus d'argent que les Rockefeller... Franchement, je ne comprendrai jamais pourquoi il continue à venir ici alors qu'il aurait les moyens de se payer tous les livres qu'il veut.

— Sûrement pour l'ambiance accueillante et la qualité du service, répondis-je, pince-sans-rire.

J'entendis Lizzie glousser derrière moi. Anita me lança un regard d'absolu mépris. Je me contentai de sourire.

— Il est temps pour nous de rentrer. Viens, mon brave. À plus tard, Lizzie, dis-je.

Lizzie me rendit la pareille. Je guidai Diesel en direction de l'endroit où s'était installé M. Delacorte. Il n'était pas à sa table, mais je vis son attaché-case et y posai la page de bibliographie manquante. Sur le chemin de la salle de repos, nous croisâmes Anita, qui avait déjà quitté son poste pour s'attarder près du distributeur d'eau. Diesel gazouilla, et je ne pus qu'acquiescer :

— Je sais, mon chat. Cette femme est bizarre. Heureusement qu'on ne la voit qu'une ou deux fois par semaine. Ayons une pensée pour Ann Manscoe et le reste de l'équipe qui se la coltinent au quotidien.

Diesel me regarda récupérer ma veste et mon sac à lunch dans mon casier. En tant que bénévole, je terminais à 14 heures, et j'étais heureux de rentrer chez moi. Les prévisions météo annonçaient plusieurs magnifiques journées printanières dès ce vendredi après-midi. Je prévoyais déjà un week-end de détente à jardiner et à bouquiner, en compagnie de Diesel, bien entendu.

Sur le trajet jusqu'à ma voiture, je repensai au rendez-vous pris avec James Delacorte pour le lendemain matin. J'étais curieux de m'entretenir avec lui et d'en savoir plus.

Après quelques minutes de route avec Diesel sur le siège passager, j'arrivai en vue de la maison.

Un véhicule récent mais poussiéreux doté d'une plaque d'immatriculation du Texas était garé dans la rue juste devant chez moi.

Je connaissais cette voiture. C'était celle de mon fils, Sean.

Depuis mon retour à Athena, il n'était venu qu'une fois – le Noël précédent. Il ne m'avait pas annoncé sa visite ; débarquer sans prévenir ne lui ressemblait pas. Sean avait toujours été méthodique et bien organisé, pas le genre à agir sans avoir tout planifié.

Ma bonne humeur s'évanouit. Voilà qui ne présageait rien de bon.